



## La Pinacothèque agrandie et transformée en musée

Dans son nouveau bâtiment, l'établissement présentera des œuvres majeures prêtées par des collectionneurs

Ouvrir un nouveau musée à Paris qui ne reprenne pas des collections existantes, cela n'était pas arrivé depuis quand ? Sans doute 1977, lorsque le Palais Galliera est devenu Musée de la mode et du costume. Et un musée privé ? Là, les exemples nous manquent. C'est pourtant ce que vient de réaliser la Pinacothèque de Paris.

On connaissait le bâtiment situé place de la Madeleine. L'établissement avait fait parler de lui par l'organisation d'une série d'expositions temporaires à succès, des statues de l'Armée de terre cuite de Xi'an, en 2008, à « L'or des Incas », présentée actuellement et jusqu'au 6 février. Depuis le 26 janvier, il s'est enrichi d'un deuxième lieu : 3 000 m<sup>2</sup>, situés sur le trottoir en face, au 8 de la rue Vignon. Le patron, Marc Restellini, inaugure ce nouvel espace, à grand renfort de publicité, avec le noyau d'une collection permanente et deux expositions temporaires réunies sur le thème de « La naissance d'un musée ». La première est consacrée aux Romanov, cette dynastie de tsars russes à l'origine de la création de L'Ermitage de Saint-Petersbourg ; la seconde aux Esterházy, la grande famille austro-hongroise dont les collections sont l'âme du Musée de Budapest.

Entre les deux dans le parcours, la collection de la Pinacothèque proprement dite, entièrement composée de dépôts, à plus ou moins long terme, de collectionneurs privés. Lorsque les tableaux des deux premières expositions rejoindront, dans quatre mois, leurs musées d'origine, la collection sera étoffée, et déployée sur les deux étages du nouveau lieu. Et les expositions temporaires se poursuivront dans l'ancien bâtiment.

Trois expositions d'un coup, c'est beaucoup. « Il me semblait pertinent d'ouvrir un nouveau musée avec cet hommage aux collectionneurs et aux musées dont ils sont l'origine », dit Marc Restellini. Le dernier des Esterházy, Nicolas II (1765-1833), était un fou d'art. Il achetait tout ! C'est le premier col-

lectionneur dont le nom soit resté attaché à un tableau, La Vierge de Raphaël, que les historiens d'art ont rebaptisé « La Madone Esterházy ».

Des expositions louées à coups de millions, grinent les – nombreux – ennemis de M. Restellini, qui s'insurge : « Je paie le travail scientifique réalisé pour nous par les musées que nous accueillons, mais en aucun cas je ne loue les œuvres. » Ce que confirme Mikhaïl Piotrovsky, le directeur du Musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, qui se félicite de cette collaboration : « Nous sommes les auteurs de cette exposition, qui veut montrer comment la Russie impériale était tournée vers l'Europe. Trop souvent, on veut nous

emprunter des œuvres pour des projets dans lesquels nous n'aurions pas notre mot à dire. Ici, l'Ermitage peut se montrer tel qu'en lui-même. »

Tournée vers l'Europe ? Dès la première salle, c'est évident. Y trône un Rembrandt dont le sujet pouvait, lui, parler à son acheteur Pierre le Grand. Il y est question des rapports difficiles entre un fils et son père, ce que le tsar, qui fit fouetter à mort son fils Alexis, ne pouvait que comprendre. Plus tard, Catherine II entretient une correspondance avec Diderot, achète des collections entières, en France notamment, et Alexandre I<sup>er</sup> poursuit cette politique culturelle pro-européenne.

Cette première partie – une centaine d'œuvres – est accrochée dans l'ordre chronologique des règnes des tsars collectionneurs. La suite contraste furieusement, puisqu'elle est consacrée aux collections propres de la Pinacothèque. La manière dont Marc Restellini les a constituées ne manque pas de sel. Il s'est souvenu de cette pratique en vigueur chez les fourreurs, où les clients peuvent déposer, aux beaux jours, leurs visons qui sont ainsi protégés des mites et des cambrioleurs.

« J'accueille ici des tableaux de collectionneurs privés. Je les assure. Je les protège. Et je les expose, ce dont leurs propriétaires me sont reconnaissants, car ils aiment par-



tager leur passion.» Là aussi, une centaine de tableaux provenant d'une quarantaine de collections privées différentes, venues d'un peu partout mais majoritairement d'Asie, pour des durées variables, d'un à dix ans.

Un peu de tout, mais du très rarement vu, voire jamais, accroché de manière surprenante : une *Beauté romaine*, de Bouguereau, l'un des maîtres de l'art académique, côtoie ainsi une *Course de chevaux*, sorte de piste de jeu dessinée par Marcel Duchamp. Juxtaposition fascinante, surtout quand elle permet de constater que six ans seulement séparent les deux œuvres, la première datant de 1904, la seconde de 1910.

Ailleurs, Gaston Chaissac (1910-1964) voisine avec Domenico Ghirlandaio (1449-1494), ou des lapins peints par Miquel Barceló en 1992 côtoient des volailles réalisées au XVII<sup>e</sup> siècle par Carstian Luyckx (1623-ap. 1657).

« C'est fréquent chez les collectionneurs, plaide Marc Restellini. Or pourquoi une œuvre vivante chez eux se fige-t-elle dès qu'elle est au musée ? La Pinacothèque est conçue comme un cabinet d' amateur. Il n'est pas question de regrouper les tableaux par école, ni même par période. Ainsi, j'entends rap-

**Des lapins peints  
par Miquel Barceló  
en 1992 côtoient  
des volailles réalisées  
au XVII<sup>e</sup> siècle  
par Carstian Luyckx**

*procher par exemple un portrait de sénateur peint par Tintoret et celui d'un notable par Van Dyck. Les origines sont différentes, mais la composition est similaire, et je trouve intéressant de pouvoir les comparer.»*

Pourtant, le classement par « école », cher aux musées d'art classique, est de rigueur lorsqu'on descend au sous-sol voir la cinquantaine de tableaux des Esterházy. Simplement parce que le dernier d'entre eux l'avait souhaité ainsi. Même si Marc Restellini n'a pu s'empêcher, profitant d'une échappée reliant deux salles, de permettre à l'œil de comparer une *Diane découverte par Actéon*, tableau flamand coquin du XVII<sup>e</sup> siècle, à une *Immaculée conception* peinte par Francisco de Zurbarán, bien plus édifiante à un détail près : leurs postures sont les mêmes. ■

**Harry Bellet**

« La Naissance du musée ». Pinacothèque de Paris, 8, rue Vignon et 28, place de la Madeleine, Paris 8<sup>e</sup>. Ouvert tous les jours de 10 h 30 à 19 h 30. Jusqu'au 29 mai. 15 €. Tél. : 01-42-68-02-01.



Collection permanente dans le nouvel espace de 3 000 m<sup>2</sup>, au 8, rue Vignon, à Paris. YVES MARCHARD ET ROMAIN MEFFRE POUR « LE MONDE »